

Une patience à faire cuire une pierre

F&D brosse le portrait de **Justin Yifu Lin**, premier Économiste en chef de la Banque mondiale issu d'un pays en développement ou émergent

LORS D'UNE RÉCEPTION en l'honneur de Justin Yifu Lin, qui quittait son poste d'Économiste en chef de la Banque mondiale, on a cité comme de coutume certains faits marquants de sa vie : il a notamment été le premier Chinois de sa génération à obtenir un doctorat de l'Université de Chicago; le deuxième citoyen à posséder une voiture à Beijing; le premier ressortissant d'un pays en développement ou émergent à occuper les fonctions d'Économiste en chef de la Banque mondiale.

Hommage a aussi été rendu aux traits dominants de son caractère : détermination, souplesse, pragmatisme. Un de ses collègues, citant un proverbe africain, l'a décrit de manière mémorable comme un homme assez patient pour faire cuire une pierre.



Nul mieux que Lin ne répond à la description de «la bonne personne, au bon endroit, au bon moment» : par exemple, son arrivée en Chine continentale alors même que, par le plus grand des hasards, le parti communiste chinois lançait un train de réformes historiques de l'économie. Puis sa connaissance de l'anglais, et la rencontre fortuite d'un prix Nobel d'économie en quête d'un interprète durant sa visite en Chine, qui permit à Lin d'obtenir une bourse d'étude à l'Université de Chicago. Et en juin 2008, juste avant que le monde entre dans la pire récession en plus d'un demi-siècle, et alors que des voix s'élevaient pour que les pays émergents et en développement aient davantage voix au chapitre à la Banque mondiale, sa nomination au poste d'Économiste en chef, une grande première pour un ressortissant d'un pays en développement. Les vents de l'histoire ont été favorables à Lin, aujourd'hui sexagénaire.

Repenser le développement

Nous voici quatre ans plus tard, et Lin s'apprête à rentrer en Chine, après son séjour à Washington, siège de la Banque mondiale, dont il a également été Premier Vice-président. Cet économiste réservé contemple au travers de ses lunettes la dernière phase de sa féconde carrière avec une satisfaction tranquille. La Banque lui a fourni une tribune pour promouvoir une nouvelle façon de penser le développement; ce qu'il appelle la «Nouvelle économie structurelle».

«J'ai ouvert une piste de réflexion, donné aux gens, à mes collègues, de quoi penser et débattre», explique-t-il.

Expert en économie chinoise, Lin se démarque en partie du cercle des décideurs occidentaux qui ont longtemps dominé l'économie du développement. Au poste d'Économiste en chef de la Banque mondiale, il a succédé à des célébrités, dont Lawrence Summers, ancien patron du Trésor américain, et le prix Nobel Joseph Stiglitz. Ses théories sont cependant très critiquées à l'endroit du Consensus de Washington, cet ensemble de politiques «néolibérales» qui constituait précédemment le crédo des institutions washingtoniennes — FMI, Trésor américain et Banque mondiale. À la question de savoir s'il est vraiment le premier ressortissant d'un pays en développement à devenir Économiste en chef de la Banque mondiale, il répond : «non seulement le premier à en être issu, mais aussi [le premier] à avoir une bonne compréhension des pays en développement».

D'après Célestin Monga, cosignataire de plusieurs ouvrages avec Lin, dont il a été le collègue à la Banque mondiale, Lin est «de tous les Économistes en chef de la Banque mondiale le seul à avoir effectivement contribué à sortir de la misère 600 millions de personnes. Que demander de plus?»

Selon Stiglitz, Lin a fortement contribué à concilier les enseignements de la croissance en Asie de l'Est, la région la plus dynamique du monde, et l'économie du développement.

Officier modèle

Peut-être les origines modestes de Lin — issu d'une famille pauvre de six enfants dans le comté de Yilan au nord-est de la province chinoise de Taiwan, en 1952 — le distinguent-elles de ses prédécesseurs, mais il est à n'en pas douter le seul Économiste en chef de la Banque mondiale sous le coup d'un mandat d'arrêt.

Qu'est-ce que la Nouvelle économie structurelle?

La nouvelle économie structurelle est l'application de l'économie néoclassique à l'étude de l'impact des structures économiques sur le processus de développement.

Justin Lin considère que le tissu industriel d'un pays résulte de ses forces et avantages intrinsèques — les «facteurs dont il est doté» —, que ce soit sa main-d'œuvre, ses ressources naturelles ou son capital humain et matériel. Comme l'explique Lin, «la structure économique d'un pays est fonction de la structure des facteurs dont il est doté».

Selon Lin, la meilleure façon de promouvoir le développement d'un pays est donc de s'attacher aux secteurs où il a des avantages comparatifs (c'est-à-dire ce qu'il peut faire relativement bien) eu égard à ce dont il dispose aujourd'hui (à savoir ses atouts). Il pourra de la sorte être le plus compétitif, obtenir d'importants rendements sur ses investissements, épargner le plus et préparer le terrain vers des activités à plus forte intensité de capital de la manière la plus rapide. La réussite est source de réussite, dit-il.

Dans la théorie de Lin, comme en économie traditionnelle, c'est un marché où la concurrence joue bien qui doit assurer l'affectation des ressources, l'État se chargeant d'aider les entreprises à se perfectionner en résolvant les problèmes d'externalité et de coordination. Mais la nuance fondamentale de la Nouvelle économie structurelle selon Lin est qu'elle prône une utilisation stratégique des ressources limitées de l'État, en apportant un soutien ciblé à des secteurs particuliers, où le pays pourra probablement jouir d'un avantage comparatif. Ceci permet un décollage économique plus rapide.

En 1979, à l'âge de 26 ans, officier modèle de l'armée taiwanaise nommé Lin Zhengyi, en poste sur l'île de Kinmen, point chaud sur la carte politique, il décide de traverser à la nage les deux kilomètres qui le séparent du continent, sous le contrôle communiste, pour y commencer une nouvelle vie.

Après sa disparition, les autorités taiwanaises, qui l'avaient porté «disparu», ont versé à sa femme une indemnité équivalant à plus de 30.000 dollars. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elles le poursuivirent pour désertion.

Si on lui parle de sa décision, Lin coupe court aux questions — son sourire se fige et c'est la seule fois pendant notre entretien qu'il donne le moindre signe d'irritation. Lin laissait derrière lui à Taiwan son fils de trois ans et sa femme, Chen Yunying, qui était alors enceinte de leur fille. À propos de la réaction de sa femme à sa défection, il déclare :

«Elle m'a soutenu. Tant que je suis heureux, elle est heureuse. —Alors vous lui avez dit que vous comptiez partir? —Je l'ai sous-entendu.»

Transformation de la Chine

En arrivant sur le continent, Lin a changé son nom en Lin Yifu, ce qui veut dire «un homme persistant». Dans l'impossibilité de communiquer directement avec sa famille, Lin décrit dans une lettre à un cousin résidant à Tokyo sa solitude et son désir de retrouver sa femme et ses enfants. Mais à part les détails domestiques prosaïques — comme de demander à son cousin d'envoyer à sa place des cadeaux de Noël à sa famille en utilisant son surnom secret — il évoque aussi le tournant crucial que la

Chine était en train de prendre, cherchant à passer d'un système de planification centrale à l'économie de marché :

«Aujourd'hui, la Chine revient avec sérieux et honnêteté sur les 30 années écoulées depuis la fondation de la République populaire et essaie de tirer les leçons de ses erreurs pour construire une Chine modernisée. Depuis le renversement du Gang des Quatre, tout le pays progresse à grands pas; les gens sont remplis d'aspirations et de confiance. Je crois fermement que la Chine a un bel avenir, que l'on peut être fier d'être Chinois, et de l'affirmer au monde la tête haute et en bombant le torse», écrit-il.

La Chine et d'autres pays — surtout en Asie — qui ont sauté le pas du sous-développement et de la pauvreté rampante, sont l'illustration même de la théorie du développement de Lin, la *Nouvelle économie structurelle* (voir l'encadré). Le conseil qu'il donne aux pays sous-développés pourrait se résumer de façon lapidaire : «faites de votre mieux avec ce que vous avez».

Un des éléments clés de cette «nouvelle approche du développement» est le rôle crucial dévolu à l'État de soutenir des branches d'activité données afin d'enclencher la transformation

Selon Stiglitz, Lin a fortement contribué à concilier les enseignements de la croissance en Asie de l'Est et l'économie du développement.

structurelle. Cette pratique, souvent décrite comme «un choix entre les gagnants et les perdants» ou qualifiée de politique industrielle, a connu des fortunes diverses, mais semble revenir à l'honneur aux lendemains de la crise financière.

La principale critique que l'on puisse en faire reste que le jugement imparfait des autorités et le jeu d'intérêts faussés se substituent aux décisions froides et claires du marché. Par exemple, le Ministère du commerce et de l'industrie japonais (MITI), souvent encensé, s'est jadis opposé aux plans d'exportation des constructeurs automobiles et a essayé d'empêcher Honda, qui produisait des motocyclettes, de se mettre à fabriquer des voitures, parce qu'il ne voulait pas qu'une autre entreprise entre dans la filière.

Pour éviter ce genre d'erreurs, le secret de la réussite est, selon Lin, de déterminer les activités adaptées, compte tenu de la structure des facteurs dont le pays est doté et de son niveau de développement. Il cite le Chili, par exemple, qui est passé, avec l'appui de l'État, d'activités élémentaires — mines, sylviculture, pêche et agriculture — à d'autres plus avancées — fonderies d'aluminium, élevages de saumons et viticulture. La politique industrielle a, selon lui, souvent échoué, car l'État cherchait à imposer le développement d'activités ne correspondant guère aux ressources dont le pays était doté et allait donc «à l'encontre» de ses avantages comparatifs.

L'appellation de Nouvelle économie structurelle que Lin a choisi de donner à sa théorie fait songer à l'Économie structuraliste apparue en Amérique latine dans les années 40 et selon laquelle l'État devait intervenir pour promouvoir le développement. Lin y voit là la première vague de la pensée

du développement. Mais l'Économiste en chef pour l'Afrique de la Banque mondiale, Shantayanan Devarajan, pense que les origines intellectuelles de la théorie de Lin ne sont pas si distantes, dans l'espace comme dans le temps.

Il y a quelques mois, à un colloque marquant le lancement du nouveau livre de Lin exposant sa théorie, Devarajan a ouvert les débats en déclarant sans ambages : «La lecture du titre Nouvelle économie structurelle m'a rappelé ce que Voltaire disait du Saint Empire Romain : il n'était ni saint, ni romain, ni un empire. Je vais donc demander à Justin de nous démontrer que cette théorie est nouvelle, structurelle et que c'est de l'économie».

Devarajan doute de l'originalité de la thèse de Lin, qui, dit-il, est «l'application quintessentielle de l'économie néoclassique au développement. Parce que la théorie économique néoclassique dit qu'il faut laisser fonctionner les marchés, à moins d'une défaillance, due par exemple à une externalité. Et si externalité il y a, il faut que l'État intervienne pour y remédier.»

Lin reconnaît sa dette envers l'économie néoclassique, mais insiste sur le fait que ce qui distingue sa théorie est le rôle crucial et étendu qu'elle donne à l'État. Si le Consensus de Washington est la deuxième vague de la pensée du développement, il considère sa théorie comme la «version 3.0». Son œuvre bouscule les conventions économiques, nous confie Uri Dadush, associé principal de la Carnegie Endowment for International Peace.

Dans un nouvel ouvrage intitulé *The Quest for Prosperity*, Lin explique la Nouvelle économie structurelle et dresse le bilan de quatre années passées à la Banque mondiale. En suivant sa méthode, il montre que même les pays les plus pauvres peuvent connaître plusieurs décennies de croissance rapide, réduire sensiblement la pauvreté et devenir des pays à revenu intermédiaire, voire à revenu élevé, en l'espace d'une ou deux générations. «Lin ose visualiser la fin de la pauvreté dans le monde» nous dit George Akerlof, lauréat du Prix Nobel.

Le problème de l'avantage comparatif

Certains des préceptes de Lin semblent faussement intuitifs. Il peut paraître évident que chaque pays doit miser sur ses atouts. Mais puisque Lin dit que les pays doivent se focaliser sur leur avantage comparatif fondamental, aurait-il recommandé à la Corée de se doter d'une industrie navale dans les années 70, alors qu'elle manquait de matières premières (fer, charbon, acier) et n'avait aucune connaissance du secteur en question? Certains économistes en doutent; or c'était là la clé du développement de la Corée.

«Étant donné la nature du processus d'accumulation des facteurs et l'accroissement des capacités technologiques, il est simplement impossible pour un pays à la traîne d'acquérir des compétences dans de nouvelles branches d'activité sans aller à l'encontre de ses avantages comparatifs et s'engager dans la filière avant de s'être doté des facteurs voulus», affirme Ha-Joon Chang, professeur à l'Université de Cambridge.

Il n'est peut-être pas surprenant que la théorie de Lin porte la marque de l'économie néoclassique : il a été formé à l'Université de Chicago. Son admission au creuset de la pensée libérale est un autre exemple de la bonne fortune qu'il a périodiquement rencontrée au cours de son existence. Un an après son arrivée en Chine, grâce à sa connaissance de l'anglais, appris à Taiwan, Lin a été embauché pour servir d'interprète à l'économiste Theodore

Schultz, qui avait cette année-là reçu le prix Nobel pour ses travaux innovants sur les problèmes des pays en développement.

Schultz fut tellement impressionné par son jeune interprète, qui étudiait alors l'économie marxiste à l'Université de Pékin, qu'à son retour à l'Université de Chicago, il offrit de décrocher une bourse d'études pour Lin.

Je demande à Lin combien de temps l'économiste de haut vol a passé avec lui pour en venir à faire une offre aussi généreuse. Juste une journée, «mais j'étais un interprète très impressionnant», explique-t-il, sans que son sourire ne vacille. On attribuait à Schultz le don de découvrir les jeunes talents, lui qui avait été le mentor de George Stigler, autre lauréat du Prix Nobel, et de D. Gale Johnson, futur président de l'American Economic Association, pour ne citer que quelques noms.

Une fois inscrit à Chicago, le jeune Lin prépare un doctorat d'économie. Il est rejoint plus tard par sa femme et ses deux enfants. Pendant que Lin préparait son diplôme, puis allait à Yale en qualité de postdoctorant, sa femme obtenait un doctorat de l'Université George Washington.

Une carrière prolifique

Lorsque Lin et sa famille retournèrent à Beijing en 1987, la Chine était en pleine révolution économique, passant du système de planification centrale à une «économie de marché socialiste». Alors que les entreprises publiques étaient morcelées en plus petites entreprises privées, que l'agriculture était décollectivisée et que de nouvelles zones économiques spéciales voyaient le jour, Lin se lança dans une carrière prolifique. Avant même d'arriver à la Banque mondiale, il avait à son actif 18 livres et de nombreux articles.

En 1994, Lin contribua à la fondation du Centre chinois d'études économiques à l'Université de Pékin, établi pour attirer les cerveaux chinois formés à l'étranger, alors que le pays avait soif de connaissances pour comprendre comment exploiter son potentiel économique. Le centre a gagné de plus en plus d'influence sur la politique économique chinoise.

Économiste en chef

La nomination de Lin au poste d'Économiste en chef et Premier Vice-président de la Banque mondiale — il fut sélectionné par son Président, Robert Zoellick — fit de lui le principal conseiller économique du Président de la Banque mondiale, le porte-parole de l'institution en matière de politique de développement et le responsable des départements des études, des perspectives (suivi mondial et projections) et des données. À ce titre, il dirigeait près de 300 économistes, statisticiens et chercheurs avec pour mandat de faire reculer la pauvreté et de promouvoir le développement mondial.

Il s'est taillé une réputation de gros travailleur et d'interlocuteur avisé. «Il est toujours très concentré», indique Monga, qui a souvent accompagné Lin en déplacement. Il explique qu'à la fin d'une journée normale, les mondanités n'avaient pas leur place; il se remettait aussitôt au travail jusqu'à tard dans la nuit. «Justin ne faisait que travailler», ajoute-t-il.

Inévitablement, l'exercice de la charge d'Économiste en chef n'était pas exempt de difficultés. Lin s'est heurté à des dissensions internes quant à ses vues, à des avis très opposés aux siens éma-

nant souvent du département qu'il dirigeait. Lin dit qu'il écoutait les opinions contraires, mais aux dires de certains agents de la Banque, il les esquivait pour une large part. «Il n'essayait pas de les influencer ou de leur donner forme; il restait en retrait. Et je pense que cela n'a pas été aussi productif que cela aurait pu l'être», déclare un économiste de haut rang de la Banque mondiale.

Soucieux de ce que ses travaux sur l'économie du développement marquent la marche de la Banque mondiale, Lin a mis sur pied une équipe de recherche consacrée à l'industrialisation en Afrique, qui selon lui, est prête pour la croissance. À mesure que les pays émergents comme la Chine, l'Inde et le Brésil gravissent l'échelle industrielle et cessent de se consacrer exclusivement à l'industrie de transformation à faibles qualifications, cela ouvrira selon lui des débouchés pour les pays à faible revenu en Afrique et ailleurs. «Cela mobilisera un vivier gigantesque d'emplois pour l'Afrique et pour les autres pays à faible revenu» disait Lin. Mais les pays africains doivent se préparer pour cette relève.

Hassan Taha, administrateur de la Banque mondiale, qui représente 21 pays africains, souligne que Lin «a encouragé une évolution dans la pensée» qui a aidé les pays en développement à mieux s'attaquer au défi de la réduction de la pauvreté.

Retour à Beijing

Lin est maintenant rentré à Beijing pour reprendre ses cours au Centre chinois d'études économiques. Certes reconnaissant des possibilités que lui a données sa charge d'Économiste en chef, Lin avouait cependant qu'il souhaitait retourner en Chine, après avoir eu une perspective d'ensemble du développement mondial depuis Washington. Son attachement personnel et professionnel à la Chine ne lui permettrait pas d'envisager une séparation de longue durée.

Seul un lieu garde peut-être un attrait insaisissable. Lors d'un colloque organisé par le Center for Global Development à Washington quelques semaines avant la fin de son séjour dans la capitale américaine, Lin a avoué qu'il poursuit encore le «rêve» de retourner à Taiwan pour rendre hommage à ses ancêtres et rencontrer ses parents et amis.

En 2002, après le décès de son père, Lin a demandé l'autorisation d'assister aux funérailles. Les autorités ont approuvé sa demande, mais l'armée a lancé contre lui un mandat d'arrêt pour désertion, qui n'a toujours pas été levé. Lin a donc été représenté par sa femme aux funérailles de son père — ce qui est lourd à porter pour un fils asiatique.

Lin continue à penser que l'île finira par être réunie au continent.

Jusqu'à présent, les recours présentés par ses défenseurs pour la levée du mandat d'arrêt sont restés lettre morte. Il y a quelques mois, en réponse à une question au Parlement, le Ministre de la défense de la province chinoise de Taiwan, Kao Hua-chu, qui avait été commandant du bataillon de Lin et un proche ami, a déclaré au Comité des affaires étrangères et de la défense nationale qu'il démissionnerait en signe de protestation si Lin n'avait pas à répondre de ses accusations à son retour. Lin a répondu qu'il pouvait attendre.

La patience légendaire de Lin va être mise à l'épreuve pendant encore quelque temps. ■